

— Très bien, M. White, dit le juge, cette permission lui est accordée. Et ensuite ?

Ayant obtenu satisfaction sur tous les points, le vieux citoyen emmena son protégé, le conduisit à l'hospice et l'y laissa, après avoir présenté l'arrêt du tribunal.

Tout alla à souhait pendant un certain temps pour son humble client. On croyait que Tonton Bobby était bien traité, lorsque, un jour, il revint voir son ami. Tout récemment, on l'avait changé de dortoir à l'hospice et mis dans une salle avec un individu légèrement timbré, dont les promenades nocturnes troublaient fort son sommeil, si nécessaire.

— Je voudrais savoir si vous ne pourriez obtenir qu'on me mette seul dans une chambre, M. White, conclut-il. J'ai besoin de sommeil, mais ils prétendent là-bas qu'on ne peut rien faire sans un ordre.

Derechef, le patriarche emmena son protégé devant le Tribunal alors en séance, par hasard, et interrompant la procédure comme l'autre fois, il commença :

— M. le Président, l'homme que voici, M. Moore, que je vous ai amené il y a quelque temps, a été parfaitement hospitalisé sur votre ordre, et il vous en est profondément reconnaissant, je puis vous le dire et lui-même vous le dira ; mais il est vieux et, par-dessus tout, a besoin de repos. Et dernièrement, on l'a logé avec un pauvre dément, qui est somnambule, et cela l'épuise. Je viens vous demander de lui permettre d'avoir une chambre où il fût seul et pût dormir en paix.

— Très bien, M. White, dit le juge, il en sera fait comme vous le demandez.

Sans répondre, le vieillard fit demi-tour et emmena le solliciteur.

Tout alla tranquillement désormais, pendant un certain nombre d'années, jusqu'à ce qu'enfin Tonton Bobby, si affaibli par l'âge qu'il craignait de mourir bientôt, s'en vint trouver son ami et lui demanda de lui faire une promesse :

— Qu'est-ce que c'est ? lui demanda celui-ci.

En guise de réponse, l'implorant dépeignit un vieux

chêne qui poussait dans le cimetière de l'église baptiste, à quelques kilomètres de Danville, et dit :

— Promettez-moi que, lorsque je serai mort, à quelque endroit que je me trouve à ce moment-là, vous me ferez enterrer sous cet arbre.

Il ne donna aucune raison définie, si ce n'est qu'il avait toujours aimé cet arbre et la vue qu'on avait de cet endroit ; mais il faisait grand mystère de cette requête et pria M. White de l'assurer qu'il irait chercher son corps et le porterait sous le vieux chêne.

Ce dernier ayant toujours respecté les singularités et les lubies de ses amis, lui donna sa parole. Quelques années se passèrent, lorsqu'un jour, il apprit soudain que Tonton Bobby était non seulement mort mais enterré, ce qui le surprit grandement. Personne dans la localité n'étant censé connaître ses dernières volontés en ce qui touchait sa sépulture, le vieux patriarche se souvint aussitôt de sa promesse.

— Où repose-t-il ? demanda-t-il.

— Mais on l'a enterré sous le vieux chêne blanc, là-bas, à l'église de Mont Horeb, lui répondit-on.

— Comment ! s'exclama-t-il, trop étonné pour songer à autre chose qu'au privilège anéanti d'être charitable, qui leur a dit de l'enterrer à cet endroit ?

— Mais, lui-même, dit l'ami. C'était sa dernière volonté, je crois.

— Le vieux gremlin ! cria-t-il fort comiquement. Il m'a fait croire que j'étais le seul dépositaire de son secret. C'était moi seul qui devais m'occuper de son enterrement, et maintenant, voyez-le donc qui meurt et se fait enterrer sans rien dire. Le chenapan ! Qui aurait cru qu'un vieil ami comme Tonton Bobby pût jouer un tour pareil ? Pourtant — ajouta-t-il au bout d'un moment — je vois ce qui a dû se passer. Il était si vieux et si débile, les derniers temps, que sa tête a dû se perdre... Autrement, il ne m'aurait jamais joué un tour pareil, à moi !

Et, satisfait de cette explication, il fit la croix sur le passé.

LA TRAITE DES MUSES

L'excellent Monsieur Courret a cru devoir répondre à la lettre de notre collaborateur Parijanine que nos lecteurs ont pu lire dans notre dernier numéro. Cet échange de correspondance nous permettant de saisir sur le vif la mentalité d'un de nos adversaires, nous sommes enchantés de mettre ce débat en pleine lumière.

Voici donc la seconde épître du Monsieur. (Nous n'avons pas cru devoir corriger les fautes de français de ce bon nationaliste qui ne connaît sa langue que de fort loin).

« Même avec un adversaire de *mauvaise foi*, il est permis de discuter. Cet argument vous semblera paradoxal. Tant pis pour vous : il est vrai que nous ne sommes plus guère du même pays.

Vous me signalez à dessein, les assassinats politiques commis contre les personnes d'un certain nombre de chefs révolutionnaires. Je tiens à vous rappeler les multiples crimes qui pèsent sur les consciences (?) de vos chers amis de Russie. Sur ce point là, je suis très tranquille.

Vous me lancez comme une sorte de défi. Non, je ne connais pas la Russie. En tout cas, tous ceux, à *quelque doctrine politique* qu'ils appartiennent, qui en sont *revenus*, depuis

votre belle révolution, renseignent notre public, pas encore trompé par les voyages de Cachin, Herriot et Cie, sur les actes de vandalisme et les visées annexionnistes de votre Tzar de Moscou.

Je ne suis pas antisémite par désir de manger du Juif. Je le suis par raison, du fait de l'amour que je témoigne à la France, ma terre natale, dans le but de protéger mes compatriotes contre les Juifs, capitalistes et révolutionnaires, et contre leurs doctrines de dissolution sociale et de divisions intérieures.

Rothschild n'a jamais été mon maître. Je ne reconnais qu'aux hommes de ma race le droit de me gouverner, conformément à l'intérêt national. Je n'ai guère l'occasion de le voir, malheureusement, avec la démocratie qui nous régit.

Aussi, ai-je conclu en faveur de la monarchie.

Tout ce que je pourrai écrire excitera votre désir de me contredire. Vous avez tous, dans votre ignoble parti d'excitateurs au meurtre, l'habitude de traiter en inférieur vos adversaires, que vous ne vous en apercevez pas.

C'est dommage. En tout cas, une fille comme votre G. Berton peut librement tuer M. Marius Plateau, plus occupé à combattre les Allemands qu'à haranguer les *hamarades*.

Je déplore qu'un homme tel que vous, qui se dit catholique,